

Source	<i>L'année sociologique</i> vol. 58
Date	février 2008
Signé par	Philippe STEINER

Ce petit ouvrage est issu du colloque organisé à l'occasion de la mise en place, dans les locaux de l'École normale supérieure, du Centre Maurice-Halbwachs. Une partie seulement des interventions présentées lors de ce colloque a été reprise pour donner naissance à un volume en l'honneur de l'ancêtre éponyme du nouveau centre de recherche.

Maurice Halbwachs (1877-1940) fait partie des grands noms de la sociologie durkheimienne de la première moitié du XXe siècle, aux côtés de Marcel Mauss et de François Simiand. Comme eux, continuateur de l'œuvre d'Émile Durkheim au sens où, pour paraphraser un passage d'une lettre de ce dernier à M. Mauss, M. Halbwachs s'empare franchement des résultats de Durkheim sans hésiter à les soumettre à la critique ou à les rectifier lorsqu'ils lui semblent insuffisants ou dépassés. Jamais véritablement oublié, jamais dénigré, le travail – abondant, varié et d'une grande densité intellectuelle – de M. Halbwachs souffre de ne pouvoir être rattaché à une « grande thèse » autour de laquelle son œuvre s'articulerait comme cela peut être le cas de M. Mauss avec le don, ou de F. Simiand avec la monnaie ou la critique de l'économie politique. C'est la raison pour laquelle M. Halbwachs reste un peu écrasé par la stature de ses collègues et amis. Le but de ce petit ouvrage qui rassemble des spécialistes reconnus de l'œuvre de M. Halbwachs est de redonner du lustre à son travail, lequel connaît un vif regain d'intérêt si l'on en juge par les rééditions dont il a fait récemment l'objet. *Les causes du suicide* ont été rééditées en 2002 par Serge Paugam aux Presses Universitaires de France. De même, *Le point de vue du nombre*, imposant ouvrage collectif dirigé par M. Halbwachs et Alfred Sauvy, vient d'être réédité aux Presses de l'Institut national d'études démographiques en 2005 par Éric Brian et Marie Jaisson.

L'ouvrage comporte six chapitres qui présentent différentes facettes du travail de M. Halbwachs : le suicide (Christian Baudelot et Roger Establet), l'intégration sociale (S. Paugam), l'urbain (Christian Topalov), la connaissance (Jean-Christophe Marcel), la population (Rémi Lenoir) et la question du *sex-ratio* à la naissance (M. Jaisson). L'énoncé même des thèmes qui retiennent l'attention des chercheurs contemporains témoigne de l'ampleur du travail de M. Halbwachs dont chaque contributeur s'efforce de mettre en évidence les apports et, parfois aussi, les limites. Disons d'emblée que cette présentation en comporte une, importante, en laissant à l'écart le travail considérable que M. Halbwachs réalise dans le domaine de la sociologie de l'économie, domaine auquel il a consacré une partie notable de son effort au sein de l'équipe de *L'Année sociologique*. Les « retrouvailles » avec M. Halbwachs méritaient bien que cet aspect soit mentionné au lecteur, ainsi sans doute que son approche des statistiques et des probabilités, souvent évoquée, mais qui reste finalement à peine effleurée (il faut sur ce point se reporter aux textes qui introduisent *Le point de vue du nombre*).

C. Baudelot et R. Establet examinent l'apport de M. Halbwachs sur la question du suicide en confrontant les thèses de ce dernier avec celles d'É. Durkheim. Sans doute dramatisent-ils un peu l'affaire quand ils affirment que le lecteur ne découvrirait que très

progressivement l'écart entre les deux auteurs. L'avant-propos de M. Mauss est très clair lorsqu'il écrit que le nouvel ouvrage « a pu déterminer dans quelle mesure il faut compléter, modifier ou même abandonner telle ou telle thèse d'É. Durkheim. Il a proposé ses propres théories là où il fallait » et, dès son introduction, M. Halbwachs est on ne peut plus explicite sur les critiques adressées à É. Durkheim. Trois points retiennent l'attention des deux auteurs : premièrement, M. Halbwachs ne croit pas à une montée continue des taux de suicide et pense à l'existence de *maxima* ainsi qu'à une convergence des taux des différents pays, ce qui est conforté par le fait que les statistiques dont il dispose montrent que le rythme de croissance des taux de suicide baisse là où les taux sont les plus forts. Deuxièmement, et c'est un point essentiel, il montre qu'É. Durkheim ne pouvait pas isoler la variable religieuse, laquelle était fortement liée à d'autres variables, comme la nationalité ou le genre de vie (rural *versus* urbain). Troisièmement, la pauvreté ne protège pas du suicide, sans que la proposition inverse ne soit vraie ; c'est l'amélioration ou la détérioration du pouvoir d'achat qui interviendrait dans la relation entre richesse et suicide. Les deux auteurs illustrent ces propositions de M. Halbwachs par leurs propres travaux sur l'évolution des taux de suicide au niveau international ; ils soulignent néanmoins que, pas plus qu'É. Durkheim, M. Halbwachs n'a su traiter l'âge et le genre comme des variables sociales, bien que les variations des taux de suicide soient massivement liées à ces facteurs. S. Paugam procède à un exercice similaire en lisant la thèse de M. Halbwachs (*La classe ouvrière et les niveaux de vie*, 1912) comme une tentative de faire entrer la stratification sociale à l'intérieur de la théorie durkheimienne de l'intégration. Repartant de la thèse dite du « feu de camp » présentée par M. Halbwachs dans l'introduction de cet ouvrage (voir aussi C. Baudelot et R. Establet, *Maurice Halbwachs et la consommation*, 1994), thèse selon laquelle les groupes sont répartis plus ou moins près du foyer central de la vie sociale, là où celle-ci est la plus intense, il s'agit de mettre les travaux sur la pauvreté et sur la disqualification sociale en perspective. S. Paugam interprète les statistiques européennes sur la pauvreté et rappelle que le défaut de ressources ne suffit pas à définir la pauvreté, car il faut rapporter ces données aux formes et valeurs de la vie sociale. Comme on peut s'y attendre, les données objectives de pauvreté ne rendent pas compte de la situation vécue des acteurs, car il faut tenir compte des formes de cohésion sociale – les valeurs qui alimentent le « feu de camp » –, ce qui permet à l'auteur de mettre les idées de M. Halbwachs en relation avec sa propre typologie de la pauvreté : pauvreté intégrée (pauvres nombreux, mais proches du reste de la population et peu stigmatisés), pauvreté marginale (pauvres peu nombreux, perçus comme inadaptés à la vie sociale moderne, mais stigmatisés comme « cas sociaux »), pauvreté disqualifiante (pauvres devenant plus nombreux et rejetés de la sphère productive, d'où une situation de précarité et de dépendance vis-à-vis de l'aide sociale).

Ces deux premiers chapitres inscrivent M. Halbwachs dans la durée en confrontant son travail aux recherches récentes. Les quatre chapitres suivants, plus courts, mettent l'accent sur la démarche même de M. Halbwachs, en se replaçant dans son époque et dans son programme de recherches. Ch. Topalov fait un parallèle entre les travaux de M. Halbwachs sur Paris et sur Chicago pour souligner combien sa vision de l'urbain est liée à la thèse du « feu de camp » et comment la morphologie de la ville inscrit matériellement les positions respectives des uns et des autres vis-à-vis de ce foyer. J.-C. Marcel reprend le vaste dossier que constituent les travaux de M. Halbwachs sur la mémoire collective et, plus généralement, sur la sociologie de la connaissance. Il développe l'idée selon laquelle ces travaux peuvent être reconstruits autour d'un programme visant à répondre à la question,

laissée en suspens par É. Durkheim, de savoir comment la conscience collective se retrouve dans la pensée individuelle. Une dialectique entre le social et le psychologique apparaît ainsi à l'œuvre chez M. Halbwachs, ce que l'auteur rapporte aux liens de M. Halbwachs avec Émile Durkheim, d'un côté, et avec Henri Bergson, de l'autre. L'apport essentiel de ce chapitre est de montrer que la sociologie de la connaissance de M. Halbwachs est liée à sa morphologie sociale : la cognition s'inscrit matériellement, dans la structure relationnelle, mais aussi dans l'espace que dessinent les genres de vie. R. Lenoir aborde la question démographique par la famille, et fait mérite à M. Halbwachs d'avoir su échapper aux idéologies familialistes de son temps, en marquant la dimension de fait social inhérent à cette institution. Il rapporte cette perspective à la critique qu'a faite M. Halbwachs des visions techniques (mathématiques) de la démographie, visions techniques qui, sous couvert de technicité, naturalisent les catégories et les perceptions avec lesquelles les « sciences d'État », dont la démographie est l'exemple même, produisent et renforcent la vision naturaliste du social. M. Jaisson poursuit sur les questions de démographie en revenant sur l'implication de M. Halbwachs dans la rédaction du *Point de vue du nombre*, tome VII de *L'Encyclopédie française*. M. Halbwachs y développe son idée, que l'on sait fautive, selon laquelle la différence dans le *sex-ratio* (nombre de garçons sur nombre de filles à la naissance) dépend de l'écart d'âge des parents, écart lui-même lié au passage de la campagne à la ville. Le *sex-ratio* est ainsi interprété par M. Halbwachs comme un indicateur de la civilisation, et de la montée de l'urbain.

Il ressort de ces présentations que le style de vie propre à la ville et à la civilisation urbaine constitue un des domaines de prédilection des travaux de M. Halbwachs, dans le domaine de la morphologie sociale ainsi que dans celui de la sociologie de la connaissance ; les deux pans de son œuvre sont ainsi reliés. Ce thème joue donc un rôle fédérateur pour qui veut s'emparer d'un point de vue grâce auquel il est possible de ramasser une ample provende dans les travaux si divers de l'auteur. Telle était l'intention des éditeurs de ce volume. Aussi ce petit ouvrage peut-il, en dépit de ses limites, jouer un rôle utile en donnant envie au lecteur de se plonger dans l'œuvre de M. Halbwachs pour y puiser des ressources susceptibles d'être éprouvées dans les recherches contemporaines.